

**ENTREVUE**  
Siri Hustvedt, la femme qui tremble  
Page F 2**ESSAI**  
La crise comme occasion  
et comme obstacle  
Page F 6

# LIVRES

## Mélanie Vincelette: au nord du monde

«Une polynie est un trou éternel dans la glace. Une source de vie et de nourriture inespérée dans l'hiver polaire. L'ouverture est entretenue par les vents et les courants, mais aussi les baleines, qui doivent remonter à la surface toutes les vingt minutes pour respirer. Elles empêchent la glace de se refermer.» Dans la mythologie inuite, c'est de ce trou dans la glace que la femme sortit les animaux qui peuplent le monde. Dans *Polynie* (Robert Laffont), Mélanie Vincelette pêche de ce trou un monde tout d'elle.

CATHERINE LALONDE

«**M**on nom est Ambroise Nicolet et j'ai perdu mon frère Rosaire dans l'archipel polaire canadien.» Le deuxième roman de Mélanie Vincelette, *Polynie*, tout de nordicité, dit la neige et le froid. Plein février, alors que la fatigue de l'hiver gonfle, qui se compare s'y console: «Dans la langue inuite, écrit Vincelette, le mot perlerorneq signifie "le poids de la vie". Il désigne une dépression profonde engendrée par la noirceur de l'hiver. Les manifestations en sont diverses: par exemple, une femme peut se rouler nue dans la neige ou s'emparer d'un couteau et menacer son mari dans leur igloo sans raison. Les anthropologues qui avaient étudié la question disaient qu'il n'y avait pas un été assez long pour effacer les effets de l'hiver et le manque d'activités extérieures.»

### Ajar au pôle Nord

*Polynie* joue, comme le précédent *Crimes horticoles* (Leméac / Seuil), au faux polar. «C'est un livre de langue, écrit sur le ton de l'histoire de pêche, où tout est un peu trop gros. Le polar, c'est parce que j'aime implanter du mystère», explique l'auteure chez elle, sur un fauteuil vintage très sixties. Le verbe écrit de Vincelette est concis, les phrases et les chapitres, courts. «J'aime le miniaturisme, il y a quelque chose de violent là-dedans, de punché, de plus vrai.» Au mur, sa bibliothèque surchargée. Y surgissent, comme les naseaux de baleine de la polynie, *Les Curiosités esthétiques* de Baudelaire, *La Bar-mitsva de Samuel* de David Fitoussi qu'elle a édité, un livre en anglais sur le Grand Nord. Vincelette a été folle de Mar-

guerite Duras, jusqu'à suivre ses traces en Indochine, jusqu'à évacuer son adoration. Elle admire Salman Rushdie, qu'elle lit en anglais seulement, imbuvable en traduction. Aussi André Gide, pour *Les Nourritures terrestres*, Lorrie Moore pour son ironie. Depuis *Crimes horticoles*, une naïveté, une candeur demeurent dans le regard littéraire et le ton de Mélanie Vincelette, qui fait de *Polynie* une sorte d'«Émile Ajar au pôle Nord» ou de «Mille milles au pays des Innus». La répétition de certaines idées donne un côté scandé de comptines.

### Topographie de faits

Les faits, anecdotiques ou absurdes, sont posés en courtepointe et composent une cartographie étrange du monde, un almanach intime. On apprend que «55 % des femmes en Amérique du Nord préféreraient obtenir un prix Nobel plutôt que de faire l'amour pendant un an avec leur homme célèbre favori». Que «les défenses de narval ont longtemps été présentées et vendues comme des cornes de licorne». Et que le «mot glace a été utilisé pour la première fois en Occident par Chrétien de Troyes afin de désigner un miroir». Vincelette: «J'essaie de travailler les images, de les juxtaposer en constellation. Ça m'intéresse plus que l'intériorité des personnages. Je n'aime pas donner trop de sentiments au lecteur. Le ton candide va avec l'émerveillement que j'ai devant le monde, avec cet optimisme. Je pense qu'il faut choisir le bonheur ou l'inverse. C'est un geste. Une hygiène de vie, presque.»

Ambroise Nicolet, le narrateur de *Polynie*, le croit aussi: «Le bonheur est un choix, un état qui se construit avec le temps. Parfois, le hasard demande qu'on s'y consacre avec plus d'ardeur, parce qu'il faut lutter

avec rigueur contre des instincts qui portent vers la destruction. Il est plus facile de devenir toxicomane que de courir un marathon. Il est plus facile de se laisser aller à tous ses vices que de manger du tofu quatre fois par semaine. Il est plus facile de se donner mille excuses que de courir avec des raquettes dans la neige.» Pourtant, avec les meurtres en second plan, avec la candeur éraillée des personnages, l'intuition reste qu'un grincement se terre sous l'espérance affichée. «Sous la géographie, admet l'auteure et éditrice, j'essaie de faire en sorte que le désarroi de mes personnages soit caché, qu'il soit sous la beauté nordique. Ils tentent tous de cacher leur désarroi. On a tous des plaies cachées, des histoires sordides, personne ne nous connaît réellement. Je vois *Polynie* comme un livre faussement optimiste.»

### Camp de chasse et poulamons

Revient dans ce quatrième livre la fascination des cartes géographiques, la gastronomie — «que j'aime poétiser, ici, j'ai voulu inventer une gastronomie de la toundra» —, l'ailleurs et la taxidermie. «J'ai été élevée dans un camp de chasse, se remémore Mélanie Vincelette, un milieu de gars. Mon père empaillait tout. Ma doudou était une peau de lièvre qu'il a fini par m'ôter parce qu'elle n'était pas salubre. Je haïssais ça, j'en-viais l'urbanité, je cherchais des façons de m'en sortir. Je faisais de l'artisanat que je vendais sur le bord de la route, je distribuais des circulaires, j'ai pris des jobs avant d'avoir l'âge légal, j'ai fait des fanzines à l'école. J'ai toujours aimé les chiffres et les affaires.» Chiffres, fanzines, circulaires: on est déjà pas loin de l'édition, que Vincelette adopte à 26 ans en fondant Marchand de feuilles, «avec toute la naïveté que j'avais alors et que ça prenait pour faire ce travail d'arrache-pied, pas glamour. Le mot-clé, c'est "persévérance". Mon métier, c'est éditeur. L'écriture est un passe-temps, que j'adore, de week-end et de vacances. Mais je sais que j'écrirai toute ma vie.»

Elle qui porte comme éditrice la jeune littérature québécoise, pourquoi publie-t-elle

VOIR PAGE F 2: NORD

## LIVRES

## Des nouvelles de Hugues Corriveau

De vieilles dames et autres histoires nous introduisent au cœur de la cruauté directe, sans alibi, pas engluée dans les affects. Hugues Corriveau — dont c'est le 28<sup>e</sup> livre — flirte délicieusement (lire: ironiquement) avec un théâtre où l'horreur, les violences, petites et grandes, la souffrance et la mort sont sculptées comme un motif répété.

SUZANNE GIGUÈRE

Derrière «cruauté» il faut entendre «souffrance d'exister». D'entrée de jeu, la cruauté est associée à un sentiment de déréliction et de soumission. Naufrage de la vieillesse quand les corps se courbent et flétrissent, l'esprit se délite, pointent l'ennui et l'angoisse, faibles battements de vie en attendant que la paix se pose enfin (*Histoires de vieilles dames*). Une autre forme de cruauté sous-jacente et invisible mais toujours présente et sournoise apparaît dans «des histoires d'amour», obsédantes, insensées, inquiètes, étouffantes. Il y a encore cette cruauté que les adultes exercent contre les enfants avec leurs mots qui tuent (*Histoires d'enfants*), celle beaucoup plus terrible exercée entre les individus eux-mêmes (ressentiment, rancune, griefs, récriminations, haine) ou contre eux-mêmes (*Histoires de bourrus, de haine, de bêtes*).

Comme le suggèrent fortement les multiples histoires de ce recueil, la cruauté offre un kaléidoscope d'expressions. Elle est en rapport avec les diverses formes d'impuissance qui caractérisent l'homme moderne: impuissance à communiquer avec les autres, mais aussi impossibilité de communiquer avec lui-même. Une cruauté qui souligne les limites de la condition humaine, qui lutte quasi absurdemment, parce qu'inefficacement, contre une adversité angoissante dont elle n'a jamais jusqu'à présent déterminé les origines.

En admettant qu'il y ait, durant

la lecture de la soixantaine de mini-fictions, quelques instants de déstabilisation, de flottement, que de force dans les textes ramassés en un tour de main, dans les personnages et les situations croqués en quelques traits, tranchants et rapides. Que de force quand les histoires noires et spectaculaires se fissurent pour laisser apparaître des lueurs poétiques (l'harmonie d'un soir baudelairien), des images fantaisistes (un chien lèche des pissenlits, regarde les papillons et court après ses rêves), des expériences ludiques: «il tournicote, hélicoptère et libellule, jusqu'à ce que la terre lui monte aux yeux» (*Le jardin dans le jardin*).

Courtes nouvelles (une page et demie environ) et long plaisir que nous offre Hugues Corriveau, poète, romancier, nouvelliste et essayiste, critique à la revue *Lettres québécoises* et au journal *Le Devoir*. Rythme d'écriture prompt, langue qui attaque, surprend, percute, terrasse, des mots utilisés dans un sens incantatoire, vraiment magique, pour leur forme, leurs émanations sensibles et non plus seulement pour leur sens. L'art de la nouvelle exposée à son meilleur.

Collaboratrice du Devoir

## DE VIEILLES DAMES ET AUTRES HISTOIRES (NOUVELLES)

Hugues Corriveau  
Lévesque éditeur,  
coll. «Réverbération»  
Montréal, 2011, 146 pages

## NORD

SUITE DE LA PAGE F 1

à la maison française Robert Laffont? «Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance d'être publié en France. Je suis contente pour mes auteurs quand ils signent en France, même si je distribue lâbas, parce que l'étiquette d'un éditeur français facilite la distribution. Je vais toujours militer pour que la littérature québécoise puisse être lue ailleurs. Et comparativement, le Québec, présentement, c'est l'eldorado du livre, c'est foisonnant, et c'est une chance de faire partie du milieu maintenant.»

Elle part d'ailleurs dans quelques jours au Salon du livre de

Paris, où elle sera présente comme auteure et où, comme éditrice, elle accompagnera, de son écurie, Michèle Plomer, qui va y recevoir le prix France-Québec pour *Dragonville* (Marchand de feuilles). Le prochain livre? «Je pense à un village de pêche sous la glace. On a tous fait cette pêche, petit, on a tous été malades parce que le poulamon est dégueulasse, les touristes adorent voir les petites cabanes où certains vieux restent pendant deux mois...» Un autre monde replié, un autre microcosme d'où peut émerger toute une cosmogonie.

Le Devoir

ENTREVUE

## Siri Hustvedt, la femme tremblée

«La question a toujours été: Une femme tremble. Pourquoi?» La romancière et essayiste Siri Hustvedt, déjà fascinée par les mystères neurologiques, a fouillé, du jour où elle s'est trouvée prise d'inexplicables convulsions, cette question. En est née *La femme qui tremble*. Une histoire de mes nerfs (Actes Sud / Leméac), un livre dense et fascinant, à la fois mémoires, journal de maladie et histoire de l'hystérie depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.

CATHERINE LALONDE

Elle n'a plus à être présente comme la femme de Paul Auster: depuis *Tout ce que j'ai aimé* (Actes Sud) en 2005, Siri Hustvedt a trouvé ses lecteurs et la reconnaissance critique. Évoluait dans ce roman Violet Blom, une chercheuse traquant les manifestations actuelles de l'hystérie. La vie imite l'art, dirait Oscar Wilde: quand Siri Hustvedt, un an après la mort de son père, prononce un éloge commémoratif, elle se met à trembler. Comme électrocutée, le corps court-circuité de convulsions, alors qu'elle poursuit son discours, pensée claire et idées fixes. Serait-elle frappée d'hystérie?

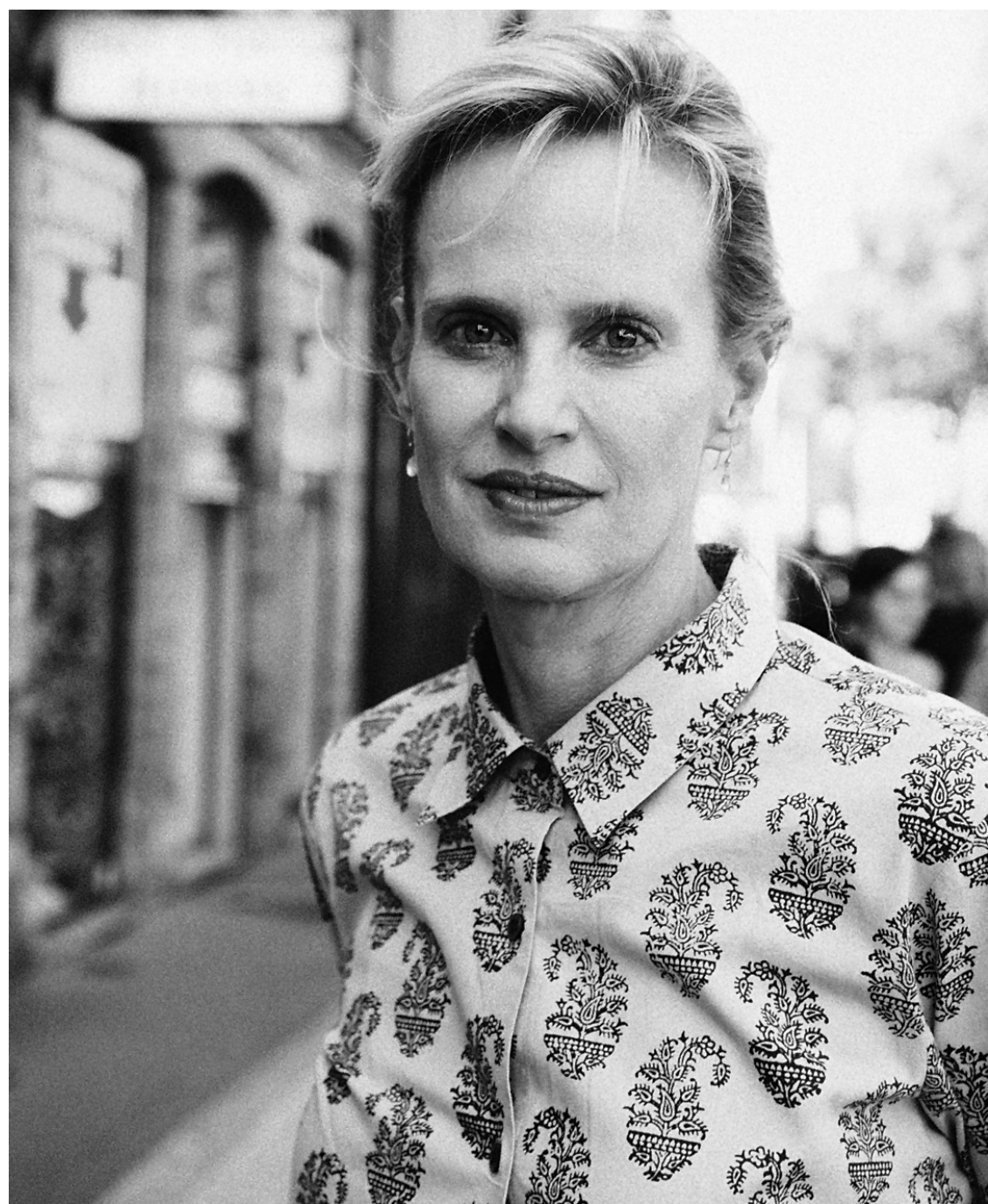
Ce symptôme a plongé l'auteure dans l'écriture de *La femme qui tremble*, un essai intuitif, pensé et sensible sur le dualisme corps-esprit, cerveau-nerfs. Un livre qui donne plus de pistes que de réponses, sans laisser le lecteur sur sa faim, qui emprunte tant à l'autobiographie et à la thérapie narrative qu'aux études de cas neuropsychiatriques.

Nous convulsions de Siri Hustvedt l'ont transformée en chair à écriture. «Il y a dans toute maladie quelque chose qui semble venu d'ailleurs», écrit-elle, l'impression d'une invasion et d'une perte de contrôle, évidente dans notre façon d'en parler. Nul ne dit: «Je suis cancéreux.» [...] On a le cancer. Les maladies neurologiques et psychiatriques sont différentes, néanmoins, parce qu'elles affectent souvent la source même de l'idée qu'on se fait de soi. «C'est une épileptique» ne nous paraît pas étrange. Le long chemin que Hustvedt prend pour se rendre à sa dernière phrase, «Je suis la femme qui tremble», devient limpide d'évidence.

## Autofiction ou diagnostic?

*La femme qui tremble* est une mise en récit de la maladie, une plongée dans les possibilités du symptôme. Une autofiction? «Non», répond Siri Hustvedt en entrevue téléphonique, parce qu'il n'y a pas de fiction. Si elle connaît, études à l'appui, l'évanescence des souvenirs et la capacité de la mémoire à s'inventer elle-même, elle tient au terme «mémoire»: «Je me suis appliquée à écrire mes souvenirs le plus précisément possible, en collant à la réalité.»

Ce symptôme romancé, qu'elle livre à sa façon dans *La femme qui tremble*, est une part même de la psychanalyse. «En tant qu'homme de science», écrit Siri Hustvedt, Freud éprouvait un certain malaise à l'idée d'apparaître comme un auteur de fiction. Elle cite *Études sur l'hystérie*, du père de la psychanalyse: «Je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans et qu'elles ne portent pour ainsi dire pas ce cachet sérieux, propre aux écrits des savants. Je m'en console en me disant que cet état de choses est évidemment attribuable à la nature même du sujet traité et non à mon choix personnel. Le diagnostic par localisation, les réactions électriques importent peu lorsqu'il s'agit d'étudier l'hystérie, tandis qu'un exposé détaillé des processus psychiques, comme celui que l'on a coutume de trouver chez les romanciers, me permet, en n'employant qu'un petit nombre de formules psychologiques, d'acquiescer quelques notions du déroulement d'une hystérie.»



SOURCE AGENCE OPALE

Siri Hustvedt: «Je me suis appliquée à écrire mes souvenirs le plus précisément possible, en collant à la réalité.»

## Écrire, une maladie mentale?

«Un nombre inhabituellement élevé de poètes ont souffert de troubles bipolaires», écrit Siri Hustvedt dans son troisième essai, avec leurs hauts et bas spectaculaires, et certains érudits ont professé que la poésie, plus que la prose littéraire ou le discours ordinaire, se nourrit des forces langagières du cerveau, ce qui peut contribuer à expliquer certains cas d'écriture automatique et d'inspirations subites, accompagnés de l'impression qu'une œuvre n'est pas voulue mais dictée. Parmi les nombreux poètes et écrivains qui étaient sans doute affectés de ce que l'on qualifie aujourd'hui de trouble bipolaire, on

verses que saint Paul, Mahomet, Jeanne d'Arc, sainte Thérèse d'Avila, Fédor Dostoïevski, Gustave Flaubert, Soren Kierkegaard, Vincent Can Gigh, Guy de Maupassant, Marcel Proust, Lewis Carroll et lord Alfred Tennyson ont toutes fait l'objet, pendant ou après leur vie, d'un diagnostic d'épilepsie du lobe temporal.» Flaubert en serait aussi.

## Journal de la création

*La femme qui tremble* résonne, par la forme et une part du fond, avec *Journal de la création* de Nancy Huston, chez le même éditeur. Au téléphone, Siri Hustvedt s'exclame: «Nancy m'a donné son livre après la publication de *La femme qui*

tremble, je ne

l'avais jamais lu!»

Le livre

de Huston,

sorti en 2001,

est un journal

de grossesse

où elle aborde

la scission du

corps et de l'esprit

et étudie des

couples d'artistes

pour observer

les différences

des hommes

et des femmes

devant la création.

Huston décrit également

une maladie inexplicable

et inexpliquée, dont elle a souffert,

qui ressemble à celle de Hustvedt.

Elle aussi est une femme

qui tremble. «Je ne veux pas

avoir l'air de suggérer que les

hommes ne tremblent pas. Au

contraire: la plupart d'entre eux

tremblent — et heureusement —

, mais ils le cachent mieux que

les femmes. Devant ceux qui ne

tremblent pas du tout, même si

ce sont des génies, je ressens la

même peur que devant des fanatiques

religieux, patriotiques ou

militaires: ces hommes aspirent

à être des monuments avant

même de mourir.

De leur vivant, ils font mal.

Ils n'aiment pas la vie, qui

tremble, qui a besoin d'être

restaurée par la saucisse, le had-

dock, la lumière et l'exercice»,

écrit-elle.

Les deux pensées se rejoignent,

au point que la similitude

est irritante jusqu'à ce que

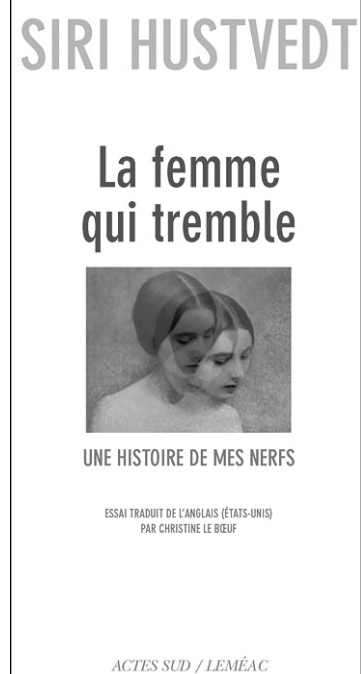
le livre de Hustvedt ne

décolle fermement dans sa

propre direction.

## L'hystérie et la guerre

Chez les militaires, écrit Hustvedt, les obusites, fatigue du combattant, névroses de guerre et chocs post-traumatiques ont des symptômes semblables à ceux de l'hystérie. «Hystérie et guerre vont ensemble», écrit-elle. Le problè-



me est un problème de vocabulaire, et de magie nominative. Si on lui donne un autre nom, la chose semble en être une autre. Les médecins militaires répugnaient à diagnostiquer chez leurs hommes une maladie qui avait toujours été associée aux femmes. Comment des combattants auraient-ils pu être hystériques?»

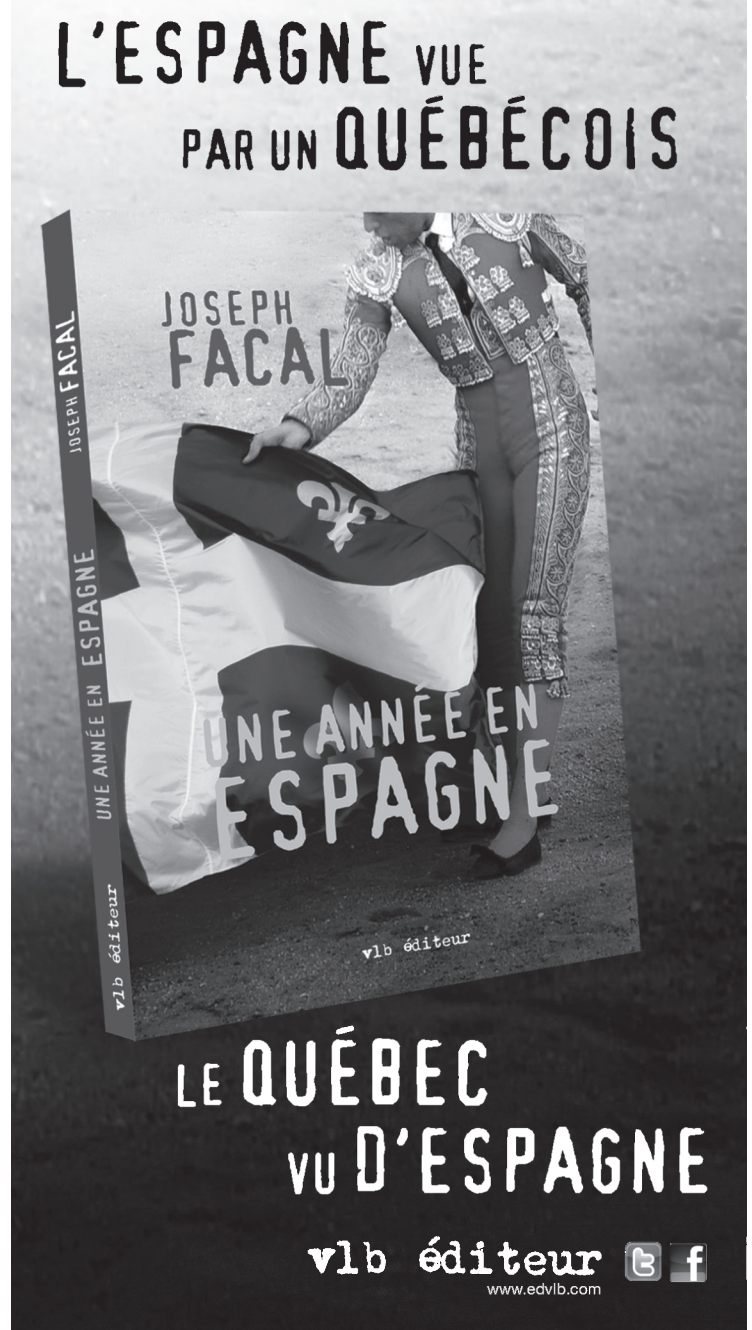
Des hommes qui ne peuvent trembler. Et des femmes qui ne peuvent se choquer. Y aurait-il une dissociation, un «trouble de conversion» qui transforme les femmes en «épave grelottante» parce que le corps ne peut, socialement, exprimer la colère? Hustvedt observe quelques secondes de silence. «Je crois qu'il y a là quelque chose. C'est vrai qu'il y a eu, avec le féminisme, des avancées formidables et très rapides. Quand on y pense, le droit de vote a été donné aux femmes aux États-Unis en 1920. Ma mère avait deux ans, c'est pratiquement hier. On peut avoir l'air de chercher des poux [to nag], d'être pointilleux après ces bonds fulgurants qu'on a faits comme société, mais il reste encore du chemin à faire dans les relations hommes-femmes. Tant que les femmes n'auront pas les mêmes libertés spirituelles et émotives que les hommes, il restera du chemin à faire.»

Le Devoir

## LA FEMME QUI TREMBLE

UNE HISTOIRE DE MES NERFS

Siri Hustvedt  
Actes Sud/Leméac  
Paris, 2010, 256 pages



## LITTÉRATURE



ÉTIENNE DE MALGLAIVE AFP

Née en 1939, Michèle Lesbre s'est surtout fait connaître par ses romans *Nina par hasard* et *Le Canapé rouge*.

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Résonances d'hiver chez Michèle Lesbre

Et si seul l'hiver, pour citer Pavese, était la saison de l'âme? Michèle Lesbre en fait valoir le motif dans un joli texte bref, *Un lac immense et blanc*, une novella très bien écrite, qui raconte les rendez-vous furtifs d'un homme et d'une femme dans une gare, chaque mercredi au train de 8h15, le temps d'un café. À peine quelques mots échangés, mais les souvenirs de la femme affluent.

GUYLAINÉ MASSOUTRE

Alors, une musique en sourdine monte, des impressions diffuses laissent passer des échos persistants: ces mots disent bien ce qui dans toute rencontre est éludé, ce qui dans toute attente refuse d'être vain et qu'une divagation permet de penser. Même l'incertitude d'être est un mode d'exister. Malgré ces riens, cette volonté obscure revient avec insistance: demeurant ces «restes», matériaux de l'écrivaine Michèle Lesbre. «*Désirs sans objets*», «*rendez-vous lointains*», ils affluent dans *Un lac immense et blanc*.

Genre prisé des lettres anglo-saxonnes, la novella permet d'allier le simple récit, la prose poétique et l'évanescence. La déception creuse le vide chez la narratrice; c'est la matrice du texte. Consciente d'un échec, elle avoue une ineffable perte, ses désillusions. Décrivant l'espace glissant hors des prévisions, des plans et du désir, Lesbre campe dans le personnage d'Edith les chassés-croisés de cette jeune antifasciste, son bonheur d'aimer à Paris ou de faire la révolution à Ferrare, et puis soudain le doute, le renoncement. Une attente douloureuse s'est installée depuis la disparition d'Antoine, symbole de ce qui a soudain viré.

À la fiction mélancolique s'ajoute l'histoire réelle. Les aléas des révolutions ratées du XX<sup>e</sup> siècle entrent en résonance, et le romantisme de Lesbre joue, musicalement, à plusieurs

niveaux: c'est le chant des amours perdues, de la jeunesse trahie, des libertés enfiées, des rêves avortés, sans usage bénéfique autre que cette musique douce, audible aux anciens militants politiques comme à ceux qu'ils voulaient désentraver.

## Un rêve éveillé

*Un lac immense et blanc* s'appuie sur un hommage à l'écrivain Giorgio Bassani, romancier de Ferrare, dont l'œuvre a été recueillie en Quarto (Gallimard, 2006). Penser, oui, mais comment, à moins de baliser le chemin à refaire et de signaler mirages et erreurs, peut-être? Chez Bassani, se souvenir à l'allure d'un message délivré; chez Lesbre, toute idéologie se trahit pour qui accepte d'entrevoir, d'apercevoir et de reconnaître une simple silhouette. Comme la neige tombe, si le temps confond les images, les visages, les décors, l'impression intime d'un univers gelé n'est pas la fin du monde. C'est ce paysage-là qu'il convient d'habiter.

Tel est l'objet de l'écriture, tentation et parenthèse familiales à Lesbre, qui aime l'évidence des imparfaits, ce temps suspendu joliment imagé dans son titre. Confidences à mots, devinettes, sourires en coin: la narration suit le personnage, capable de demi-tours pour s'engager dans une voie imprévue. Cette mémoire cristallisée, rejaillissant dans l'involontaire, fait du personnage fictif l'accomplissement d'une performance langagière: on y ressent mêlés récit de soi et échappée dans l'inconnu. La littérature, quant à elle, accueille ce paysage mental comme une porte ouverte sur l'utopie. Tout est à recommencer. Signalons que ce bijou de simplicité, d'espoir et de concision est coédité à Montréal et à Paris, et que Lesbre le dédie à la première de ses deux éditrices, Sabine Wespieser et Florence Noyer.

Collaboratrice du Devoir

## UN LAC IMMENSE ET BLANC

Michèle Lesbre  
Héliotrope  
Montréal, 2011, 91 pages

## BIOGRAPHIE

## La miséricorde de Rosalie Jetté

On le sait depuis sa trilogie des Filles tombées (Québec Amérique), la romancière historique Micheline Lachance est fascinée par le destin des filles-mères et des sages-femmes du XIX<sup>e</sup> siècle. La chance transforme ici son mémoire de maîtrise en récit biographique de Rosalie Cadron-Jetté, fondatrice de l'Hospice de Sainte-Pélagie dite la Miséricorde, où allaient, dans la honte, accoucher les femmes qui se retrouvaient enceintes hors des sacro-saints liens du mariage. L'auteure trace le portrait de Rosalie Cadron-Jetté, fille de sage-femme,

qui, devenue veuve à 38 ans avec quatre enfants sur sept encore à charge, ira au secours de ces bannies. Lachance, rassemblant les statistiques de la Miséricorde, esquisse aussi le visage des filles tombées, devenues, entre 12 et 20 ans, mères.

Le Devoir

ROSALIE JETTÉ ET LES FILLES-MÈRES AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Micheline Lachance  
Éditions Leméac  
Montréal, 2010, 216 pages

## Quête de vérité, quête d'identité

Voici une auteure mont-réalaïse qui depuis dix ans sème les graines d'une œuvre forte, singulière. Et voici qu'à 36 ans, Mélanie Vincelette, par ailleurs directrice des éditions Marchand de feuilles et de la revue littéraire *Zinc*, nous offre une petite merveille de roman.

On ne savait pas toujours sur quel pied danser avec elle, dans le passé. Elle a d'abord publié deux recueils de nouvelles, où s'affichait sans contredit un goût de l'ailleurs, du bizarre, de l'étrangeté. Mais pour aller où, au final?

Perçait là une voix littéraire, sans aucun doute. Dans le deuxième recueil, surtout, *Qui a tué Magellan?*. Récompensé par le prix de la nouvelle Adrienne-Choquette et par le Prix du jeune écrivain francophone, destiné à un auteur émergent de nationalité non française.

Son premier roman, *Crimes horticoles*, paru en 2005 au Québec (Leméac éditeur), en 2006 en France (Robert Laffont), et tout juste réédité (Folio), lui a valu le prix Anne-Hébert. L'histoire d'une fille de 12 ans vivant dans un motel délabré des Laurentides, avec autour d'elle une faune humaine pas possible.

Histoire insolite, pleine de fausses pistes, légère et grave en même temps, un brin décousue à première vue: Mélanie Vincelette étincelait dans le genre curiosité littéraire.

Il y avait peut-être un peu de surenchère ici et là, mais c'était plein de trouvailles, d'inventivité. On allait la suivre, cette auteure, on ne la lâcherait pas.

On ne savait pas à quoi s'attendre avec son nouveau roman, *Polynie*, sinon que serait tout sauf banal, qu'on serait dépassé, décontenancé. Promesse tenue.

Pas de doute, il y a de l'inattendu dans l'air, on est ailleurs. «*Les Chinois ont découvert l'Amérique*»: la première phrase donne le ton. Elle est précédée de ces indications: «*Île de Baffin. 3 mai. Archipel polaire canadien.*»

Rien ici n'est anodin. Et tout se tient. Mieux, bien mieux encore que dans le roman précédent de l'auteure. L'aventure est

folle, semée d'embûches, pleine de parenthèses, d'accord.

Il y a plusieurs histoires dans l'histoire, c'est dense. Il y a des considérations politiques, écologiques. Une immersion dans le mode de vie des habitants du Grand Nord. Et un meurtre à élucider.

Il y a aussi l'attachement de l'auteure au savoir encyclopédique, son intérêt pour les mots rares, qui ressortent. Et son affection pour les proverbes et maximes de toutes sortes.

Il y a encore et toujours un fourmillement de personnages marginaux. Il y a des prostituées, de l'infidélité. De l'amour, aussi. Impossible. Et des allusions, pêle-mêle, à la gastronomie exotique, à la taxidermie, à la réincarnation...

Il y a tout ça, et plus encore, dans *Polynie*. Surtout, il y a une ligne narrative, derrière. Avec un point de départ, un point d'arrivée. Il y a un roman drôlement abouti.

L'intrigue de base ressemble à celle d'un polar. Un homme est retrouvé mort dans un motel d'Iqualit. Il venait d'avoir 35 ans. Profession: avocat.

Il était spécialisé en droit international, s'occupait des questions autochtones et des tracés frontaliers, était connu pour son engagement auprès des Inuits dans la défense de leurs droits ancestraux. Il était aussi taxidermiste à ses heures, et grand amateur de femmes. La question, comme de raison: qui l'a tué et pourquoi?

Plusieurs suspects sont en lice. À commencer par une jeune prostituée inuite qui l'avait demandée en mariage et pour qui il avait souscrit une police d'assurance de plus d'un million de dollars. Aussi: un pilote de brousse un peu louche, un riche prospecteur du coin, etc.

Chose étrange, la victime avait gribouillé sur son bras une phrase, cette drôle de phrase sur laquelle s'ouvre *Polynie*: «*Les Chinois ont découvert l'Amérique.*»

Se pourrait-il qu'il s'agisse d'un message codé? Se pourrait-il que cela soit en lien avec l'ancêtre du mort, Jean Nicolet, explorateur français du XVII<sup>e</sup> siècle, qui avançait, preuve à

l'appui, que les Chinois avaient découvert l'Amérique avant Christophe Colomb, en 1418...

Mystère. Que la fin du roman va éclaircir, comme dans tout bon polar. Sauf qu'ici, les policiers sont presque absents, finalement. C'est le jeune frère de l'homme assassiné qui doit prendre les choses en main. C'est lui qui mène l'enquête. Lui qui raconte, aussi.

Dans les faits, l'enquête, le meurtre, l'aspect polar du récit ne constituent que la surface du roman. La véritable trame de fond, existentielle, c'est le frère qui la porte.

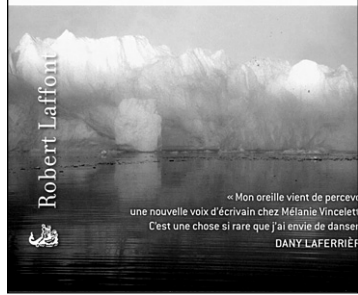
C'est son histoire à lui, son deuil, sa peine, qui nous tiennent. C'est son égarement à lui, à la suite de la disparition de son grand frère protecteur, cet homme séducteur, beau comme un dieu, intelligent, qu'il admirait tant.

Peu à peu, c'est une autre personne qu'il va découvrir derrière celui qui lui servait de modèle, d'ancrage. Il va aussi constater que même la femme que l'on aime peut s'avérer indéchiffrable, insaisissable. Quant au sens de sa propre vie, ça demeure encore une énigme pour lui.

On ne connaît pas ceux qu'on aime. On ne se connaît pas soi-même, non plus. Une quête de

Mélanie Vincelette  
*Polynie*

roman



vérité, mais aussi une quête d'identité traversent ce roman. Davantage un roman d'apprentissage qu'un roman policier, *Polynie*, certainement.

Un roman de la survie, aussi. Dont le titre à lui seul pourrait se lire comme une métaphore de l'ensemble. «*Une polynie est un trou éternel dans la glace. Une source de vie et de nourriture improbable dans l'hiver polaire.*»

## POLYNIE

Mélanie Vincelette  
Robert Laffont  
Paris, 2010, 216 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

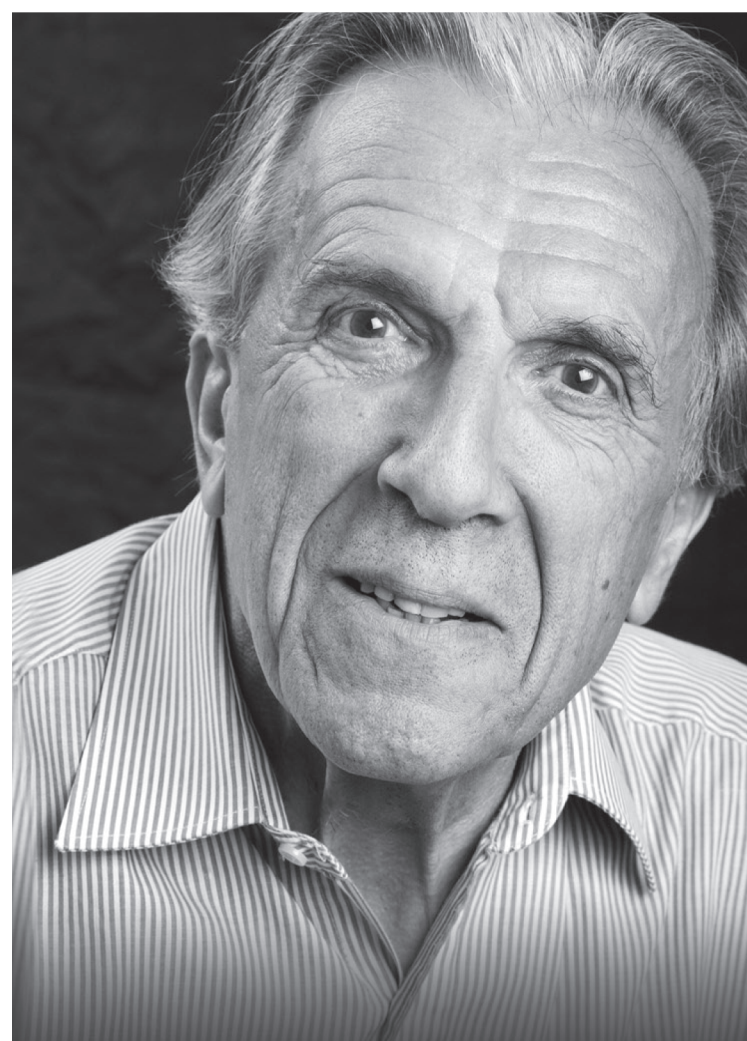
Du 14 au 20 février 2011

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N <sup>o</sup> DE SEMAINES)
<b>▼ Romans québécois</b>		
1	Le secret du coffre bleu	Lise Dion/Libre Expression 1/4
2	Revenir de loin	Marie Laberge/Boréal 2/17
3	Cherchez la femme	India Desjardins et al./Québec Amérique 3/3
4	Ru	Kim Thuy/Libre Expression 4/14
5	En plein cœur	Louise Penny/Flammarion Qc 5/6
6	Un bonheur si fragile • Tome 1 L'engagement	Michel David/Hurtubise 6/15
7	Contre Dieu	Patrick Senécal/Coups de tête 7/16
8	Mémoires d'un quartier • Tome 7 Marcel	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 10/7
9	Un bonheur si fragile • Tome 4 Les amours	Michel David/Hurtubise 8/15
10	Sous la glace	Louise Penny/Flammarion Qc -/1
<b>▼ Romans étrangers</b>		
1	Marina	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont 1/5
2	Viral	Kathy Reichs/OH ! éditions 7/2
3	Croisière fatale	Oliver Cussler/Jack Du Brul/Grasset -/1
4	Les Imperfectionnistes	Tom Rachman/Grasset 2/5
5	La chute des géants • Tome 1 Le siècle	Ken Follett/Robert Laffont 3/21
6	L'enfant allemand	Camilla Läckberg/Actes sud 5/2
7	Des gens très bien	Alexandre Jardin/Grasset 4/5
8	L'homme inquiet. La dernière enquête de Wallander	Henning Mankell/Seuil 6/2
9	Le porte-bonheur	Nicholas Sparks/Michel Lafon 10/9
10	Bons baisers du tueur	James Patterson/Liza Marklund/Archipel 8/5

<b>▼ Essais québécois</b>		
1	Mafia Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot   André Noël/Homme 1/17
2	La crise fiscale qui vient	Bridgette Alepin/VLB 2/2
3	L'arnâté. Le cancer de l'âme	Louise Reil/JCL 8/25
4	Tintin et le Québec. Hergé au cœur de la Révolution tranquille	Tristan Demers/Hurtubise 4/18
5	Il y a trop d'images. Textes épars 1993-2010	Bernard Émond/Lux 3/3
6	La mort. Mieux la comprendre et moins la craindre...	Richard Belliveau   Denis Gingras/Treccarri 5/21
7	Les médias sociaux 101. Le réseau mondial des...	Michelle Blanc   Nadia Seralocco/Logiques 6/5
8	Promets-moi que tu reviendras vivant. Ces reporters...	Danielle Laurin/Libre Expression -/1
9	La révolution des gaz de schiste	Normand Mousseau/Multimondes -/1
10	Société laïque et christianisme	Jacques Grand/Maison/Novalls -/1
<b>▼ Essais étrangers</b>		
1	Indignez-vous !	Stéphane Hessel/Indigène 1/4
2	L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie	Hervé Kempf/Seuil 3/2
3	Faut-il manger les animaux ?	Jonathan Safran Foer/L'Oliverier -/2
4	Voyage dans l'anthropocène. Cette nouvelle ère...	Laurent Carpentier   Claude Loroux/Actes Sud 2/1
5	Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maalouf/LGF 10/3
6	Le triomphe de la cupidité	Joseph Eugene Stiglitz/Actes Sud/Leméac 4/3
7	Le visage de Dieu	Igor Bogdanov   Grilchka Bogdanov/Grasset 8/2
8	Discours sur l'origine de l'univers	Étienne Klein/Flammarion -/1
9	Une crise peut en cacher une autre	Pierre Lemieux/Belles lettres -/1
10	L'animal est l'avenir de l'homme	Dominique Lestel/Fayard -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 152 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



## Jacques FOLCH-RIBAS PACO

« Jacques Folch-Ribas a manifestement puisé très loin en lui pour ramener le souvenir ému et nostalgique d'un enfant pour qui il n'y a pas eu que la guerre, mais aussi l'émerveillement, le passage à l'âge adulte, l'initiation à l'amour, l'éveil à l'art et à la littérature. »

Josée Lapointe  
La Presse

Jacques FOLCH-RIBAS  
Paco

roman

Boréal

Roman • 152 pages • 18,95 \$

Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca



Retrouvez-nous sur twitter et facebook

## LITTÉRATURE

## Quand la force fait l'union



LOUIS HAMELIN

Il y a 150 ans cet hiver, Abraham Lincoln devenait le seizième président étatsunien. Il demeure, à ce jour, le plus emblématique: le collier de barbe, la redingote, le haut-de-forme, l'interminable silhouette composent, plus encore que le doigt pointé de l'oncle Sam, la véritable icône des États-Unis d'Amérique. Ses morceaux d'éloquence font toujours figure de référence en la matière: le récent «discours de Tucson» dans lequel Obama s'est élevé au-dessus des meurtrières divisions partisanes et de la minable rhétorique du Tea Party a été comparé au très célèbre appel à l'unité par-delà les morts des deux camps, prononcé, au-dessus d'une terre encore fumante de sang, par Old Abe sur le champ de bataille de Gettysburg.

Je savais que Gore Vidal avait commis un gros roman historique sur le vainqueur de la guerre de Sécession. En googlant Gore pour vérifier qu'il était toujours vivant (85 ans bien sonnés, un des derniers grands à avoir endossé, au mitan du vingtième siècle, l'uniforme du GI avant d'entrer dans les lettres), je suis tombé sur une vidéo qui le montre en train de ferrailler avec Norman Mailer au show de Dick Cavett, avec Mailer dans le rôle du matou de ruelle et l'autre dans la peau du chat de race. Et l'épisode devient encore plus savoureux quand on apprend que Mailer avait sacré, à la Zidane, un coup de boule à Vidal en coulisses avant le début de l'émission. Deux politiciens malheureux (Vidal au Sénat, Mailer à la mairie de New York) et deux grosses têtes pour un même étroit territoire: celui où politique et littérature étatsuniennes se rencontrent et, dans leurs quêtes de pouvoir voisines, entrecroisent leurs ressorts cachés. Grâce aux éditions Galaade, on peut maintenant lire le *Lincoln* de Gore Vidal en français.

Quelques noms de batailles viennent à l'esprit: Gettysburg justement, Bull Run, Vicksburg... Appomattox, et c'est à peu près ça. La guerre de Sécession n'est pourtant rien de moins que l'acte de naissance de l'Amérique impériale et Gore ne s'y est pas trompé en inscrivant son Lincoln dans un

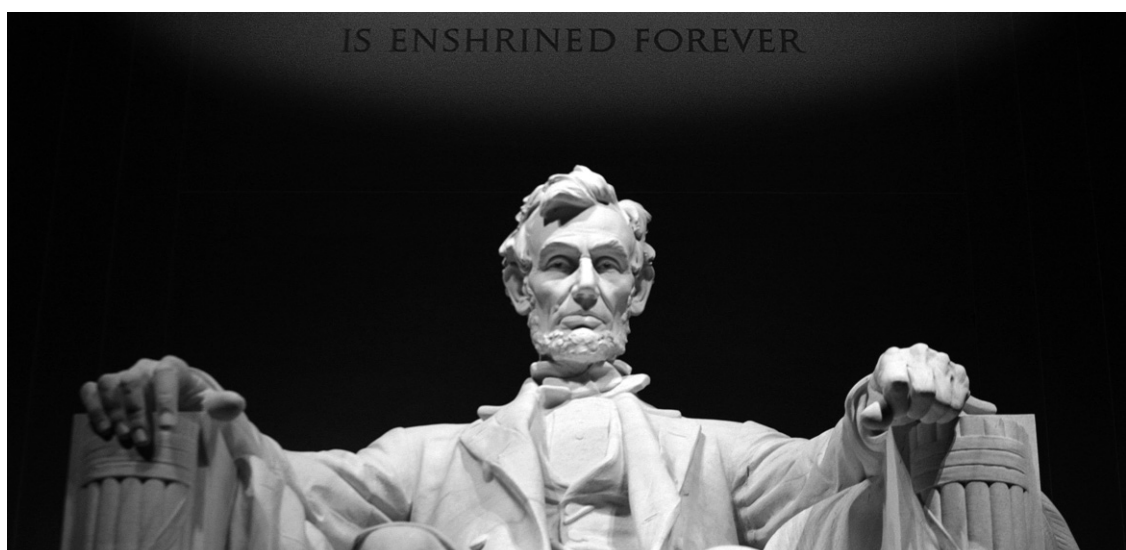
cycle romanesque intitulé *Récits de l'Empire* (*Narratives of Empire*). En nous montrant, dès les premières lignes de *Lincoln*, l'arrivée de ce président élu qui, pratiquement obligé de se cacher, gagne la capitale dans l'anonymat le plus complet, Vidal nous fait découvrir un aspect de ce conflit qui va peser de tout son poids sur les quatre longues années suivantes: Washington, capitale d'une Union en péril, dont une demi-douzaine d'États sécessionnistes se sont déjà détachés, est elle-même enclavée en plein territoire sudiste et peuplée d'une majorité de citoyens pro-rebelles. Ce qui signifie que, d'emblée, la Maison-Blanche, le Capitole et le ministère de la Guerre (ancêtre du Pentagone) se retrouvent pratiquement encerclés par l'ennemi! De fait, c'est *in extremis* que le gouvernement Lincoln parviendra à empêcher le Maryland de faire sécession, ce qui eût vraisemblablement transformé le district fédéral de Columbia, cette écharde dans la chair du Sud, en une position intenable.

Quant à la capitale de l'État séparatiste, Richmond, elle est située à 95 kilomètres au sud. Washington, siège de l'autorité légale, va passer la plus grande partie de la guerre sous la menace directe de l'ennemi et des raids menés par des généraux (Lee, Stonewall Jackson...) beaucoup plus intrépides et brillants que les siens.

## Lettres de feu, volonté de fer

À noter que l'«autorité légale» dont il est question ici est le pouvoir constitutionnel. Plus précisément, Lincoln, à la lumière de son serment «*inscrit dans le Ciel*», là où son prédécesseur, James Buchanan, a réagi plutôt mollement aux premières proclamations séditionnistes, va choisir d'interpréter la Constitution des Pères fondateurs dans le sens de l'indivisibilité de l'Union. En cet hiver de 1861, la guerre n'est pas encore déclarée, mais sa probabilité est déjà gravée en lettres de feu, par une volonté de fer, dans le discours d'inauguration: «*J'affirme qu'en conformité avec les lois de l'Univers et de cette Constitution, l'Union de ces États est perpétuelle.*»

Mais bien sûr, les États du Nord ont pour eux le droit moral: leur promesse d'abolir l'esclavage confère à leur réponse armée un air de justice et de liberté, de croisade égalitaire et fraternelle. Attendez... ce n'est pas si simple. Républicain modéré, unioniste avant tout, Lincoln, bien loin d'être un champion de l'émancipation immédiate et inconditionnelle des Noirs étatsuniens, va au contraire consacrer une bonne partie de son gé-



JASON REED REUTERS

## Le mémorial de Lincoln, à Washington

nie politique à contrer l'action et les efforts des témoins abolitionnistes de son propre gouvernement. Ce maître consommé de la *realpolitik* se déclare d'abord, nuance, contre l'expansion de l'esclavage... Ce qui signifie que les États esclavagistes restés fidèles à l'Union peuvent, dans un premier temps, continuer d'exploiter et de marchander le nègre tout comme avant. Et si le vieil Abe apporte la liberté aux esclaves des États sudistes conquis, c'est d'abord uniquement à titre de «nécessité militaire». Une fois la guerre terminée, il espère bien réussir à se débarrasser des gens de couleur en les envoyant coloniser quelque jungle de l'Amérique centrale. Il finira par se résoudre à envisager d'accorder le droit de vote «aux plus intelligents» d'entre eux...

C'est quand il œuvre ainsi à déboulonner les mythes, à défaire ces minces symboles d'une imagerie patriotique qui, loin de la complexité des événements, ne se rend jusqu'à nous qu'en négociant toute une série de virages idéologiques et de raccourcis simplistes, que le roman historique, sous la plume d'un auteur tel que Gore Vidal, montre vraiment toutes ses possibilités. Father Abraham, père de l'émancipation des Noirs: le cliché est aussi satisfaisant que parfaitement faux. L'homme dont Vidal brosse magistralement le portrait n'est en fait rien de plus, mais

rien de moins, que le plus fin manœuvrier politique de son époque, doublé d'un orateur à l'occasion inspiré. Un homme volontiers dépressif et d'un entêtement tout simplement extraordinaire, dont le génie a surtout consisté à saisir l'occasion dramatique qui se présentait, pour ensuite se hisser peu à peu, à force d'instinct de survie, de rigueur morale et de pure roublardise, de défaite en défaite jusqu'à la victoire finale. Il savait l'art de balancer les rivalités, de souffler délicatement sur les haïnes pour raviver la flamme, capable de caresser comme de dégommer adversaires et alliés, avec un très sûr instinct du tueur pour porter le coup de grâce. Son cabinet de crise est une merveille d'équilibre, un vrai panier de crabes.

Après avoir écrasé, puis reconstruit le Sud, l'Union américaine va s'intéresser aux Indiens de l'Ouest: juste une marche de plus sur la voie impériale, avant Cuba, les Philippines... Comme l'a dit de Lincoln un autre proche rival: «*Il n'a pas seulement restauré l'Union, il a créé un pays entièrement nouveau, fait à sa propre image.*»

## LINCOLN

Gore Vidal  
Traduit de l'américain par Gérard Joulie  
Galaade éditions  
Paris, 2011, 916 pages

## LITTÉRATURE AMÉRICAINE

## La grande obsession de James Ellroy

CHRISTIAN DESMEULES

«Prends bien garde au but que tu poursuis, car il te poursuit aussi.» L'avertissement, lâché dans les premières pages, fait figure de programme. La passion nourrit autant qu'elle peut détruire, elle pousse autant qu'elle tire. Du cracheur de feu jusqu'à l'écrivain qui explore ses propres démons.

En juin dernier, en tête à tête, sa longue carcasse bien calée au fond d'un fauteuil, James Ellroy me déclinait la courte liste de tout ce qu'il aime vraiment: «*La boxe, l'histoire des États-Unis, les femmes, la musique classique, les chiens.*» En plus d'écrire des romans, bien entendu. Et de rester assis tout seul dans le noir.

La publication d'une autobiographie, sorte de «*bilan ambigu*» et de point d'orgue dans une œuvre imposante, vient remettre un peu d'ordre dans l'inventaire éclaté des préférences de l'écrivain de 62 ans. Son dernier livre, *La Malédiction Hilliker*, prend donc pour fil conducteur une obsession à travers laquelle l'auteur du *Dahlia noir* définit son existence depuis son dixième anniversaire: les femmes.

Lecteur de romans d'aventure et de sorcellerie, écartelé entre ses parents récemment divorcés, il se souvient, dans un accès de rage d'enfant, d'avoir souhaité la mort de sa mère à coups de magie noire. Qui ne l'a pas fait? Mais voilà: Geneva (Jean) Hilliker, 43 ans, est morte assassinée trois mois plus tard, une nuit de feu jusqu'à l'écrivain qui explore ses propres démons.

C'est le crime imaginaire que rembourse Ellroy à travers chacun de ses livres. Celui qui le poussera à la retrouver, «*Elle*», d'un bout à l'autre des États-Unis, à travers toutes les autres. Les réelles, les fictives, les astres sentimentaux permanents et les étoiles filantes.

## La fabrication d'un écrivain

C'est sa quête, son «*rêve fiévreux*», son épopée «*ma-mère-s'est-fait-trucider-et-je-suis-en-fuite*». Son mantra de petit garçon obsédé par le sexe, où défilent «*copines, épouses, rencontres d'un soir, partenaires rétribuées*», les rencontres réelles et les rendez-vous manqués.

C'est aussi, mine de rien, au

processus secret de fabrication d'un écrivain qu'Ellroy nous initie. L'écrivain est un œil, une oreille tendue, la sangsue patiente capable d'attendre son heure et qui, une fois accrochée, ne lâchera jamais prise. Voyeur invétéré, observateur patient et avide, il possède aussi l'art, nous raconte-t-il, de soutenir aux femmes les confidences les plus intimes.

Le regard est étonnamment sans complaisance. C'est celui d'un repentir qui est allé loin dans l'expérience du terrible et qui revisite ses longues années de galère («*Je vis en économisant sur tout*»). Après avoir publié deux romans sur la côte ouest, au tout début des années 80, Ellroy atterrit à New York, «*ville fabuleusement femelle, aux disproportions vertigineuses*», mais où les femmes ne montrent pas assez d'épiderme pour qu'il puisse lire leur aura.

Suivront ainsi, jusqu'au calme sentimental actuel, la rencontre d'une femme transcendante («*amante, confidente, camarade sacrée*»), deux mariages et quelques mirages. Un contexte intime qui fait écho à l'accélération de son écriture, sa boulimie quasi balzacienne de romancier noir.

## Un mythe à détruire

En somme: «*J'ai passé cinq décennies à chercher une femme pour détruire un mythe.*» Et un mythe qu'il avait lui-même forgé. Cette histoire de quête et de délivrance partielle, il l'a écrite, nous dit-il, «*pour consoler le fantôme de [sa] mère*». At-il aujourd'hui la conscience plus tranquille? Ellroy le croit ou veut nous le faire croire.

*La Malédiction Hilliker*, en plus de fournir quelques clés de son œuvre, c'est un peu aussi sa «*part de lumière*». Une conjuration littéraire qui fait contrepoint au récit autobiographique qu'il avait consacré à sa propre enquête sur le meurtre jamais élucidé de sa mère (*Ma part d'ombre*, Rivages, 1997).

Lucide et exhibitionniste tout à la fois.

Collaborateur du Devoir

## LA MALÉDICTION HILLIKER

James Ellroy  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Paul Gratiat  
Rivages  
Paris, 2011, 280 pages

## BANDE DESSINÉE

## Dans l'étrangeté du quotidien

Jimmy Beaulieu signe un récit érotique sans tabou ni trompette tandis que Frederik Peeters et Pierre Oscar Levy proposent une détente qui n'en sera pas une.

FABIEN DEGLISE

Un été, une calanque, une famille. Robert, Marianne et leurs deux enfants en bas âge, Zoé et Félix, décident d'aller à la plage. La journée est propice à cette activité. L'endroit est reculé. Le panneau à l'entrée du petit chemin d'accès indique sans ambages: Attention! Baignade non surveillée.

Il y a du noir, il y a du blanc, mais ce petit coin isolé, avec ses falaises recouvertes de végétation, semble aussi inspirant qu'inquietant, à l'écart, comme un peu suspendu dans l'espace et dans le temps. Ce qu'il est peut-être... finalement.

Avec *Château de sable* (Atrabile), Frederik Peeters et Pierre Oscar Levy signent ici une intrigue étonnante et terriblement accrocheuse qui se joue en huis clos, quelque part sur la planète Terre. Il y a une famille, puis deux, un homme étrange qui a des allures de bagnif et qui n'empêchera pas les maillots de bain de rétrécir, ni ce petit chien de mourir. En gros.

Terriblement humaine, avec ces personnages venus pour se détendre, mais qui vont être confrontés à leur propre condition, tellement surréaliste, avec ses enfants qui grandissent trop vite, cette après-midi à la calanque qui va durer toute une vie, l'œuvre permet de renouer avec l'univers loufoque, mais hautement réflexif, du *Pachyderme* que Peeters nous a livré il y a quelques années. Et forcément, on en ressort aussi troublé que divertit.

## La Côte-Nord en arrière-plan

Autre lieu, autre destin troublé: celui de Corrine et de Louis qui, un jour d'été (encore), vont élire domicile dans un drôle d'hôtel abandonné de la Côte-Nord. À Sault-aux-Barbots pour être précis.

L'endroit a été construit par un architecte, mais n'a jamais vraiment été le phare touristique qu'il aurait dû être. Il possède une vue imprenable, une pièce secrète, une salle de théâtre, mais surtout cette part de mystère qui va en faire un terrain de jeu idéal pour le couple et ses amis, sans tabou ni trompette, et pour le bien de cette *Comédie sentimentale pornographique* (Delcourt) que vient de mettre au monde le bédéciste Jimmy Beaulieu.

Le titre est racoleur. Il cache en fait une autre incursion sans prétention dans la condition humaine, balade placée sous l'angle des amours difficiles, à la ville comme à la campagne, et surtout des fantasmes masculins, et qui s'accroche à un fil lettré: des extraits d'un roman intitulé *Pink Floyd ou la morbidité des partys de sous-sol à Beauport*. Le ton est donné.

Forcément, les femmes — lesbiennes pour la plupart — y exposent une sexualité débridée, mais contemporaine, les boulangères de la rue Saint-Stanislas y sont un brin lubriques et l'existence se savoure généralement nu sur un lit, en parlant littérature, musique et difficulté de la vie à deux. On résume.

Sur près de 300 pages, Beaulieu poursuit ici cette quête esthétique et poétique par le trait qu'il a commencé dans *Ma voisine en maillot de bain*, *Quelques pelures* ou encore *Le Moral des*



SOURCE DELCOURT



SOURCE DELCOURT

Deux planches tirées de *Comédie sentimentale pornographique*, de Jimmy Beaulieu

troupes. Avec toujours ces cadrages et ces contre-plongées qui mettent les courbes de la gent féminine en valeur, mais peinent toutefois à plusieurs endroits à donner de la profondeur et de la texture au récit.

Le Devoir

## CHÂTEAU DE SABLE

Frederik Peeters et Pierre Oscar Levy  
Atrabile  
Genève, 2011, 102 pages

## COMÉDIE SENTIMENTALE PORNOGRAPHIQUE

Jimmy Beaulieu  
Delcourt  
Paris, 2011, 286 pages

**Olivieri**  
librairie > bistro

Au cœur de la littérature

Lundi 28 février  
19 h 00

Dans le cadre d'une série de rencontres d'auteurs québécois d'origine haïtienne, organisée par le CRILCQ, en collaboration avec la librairie Olivieri et l'Éif. À suivre!

Avec le soutien du Conseil des arts du Canada et de la Sodéc.

Entrée libre / réservation obligatoire  
RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

Dans le cadre des Rencontres du CRILCQ  
Paroles d'une amie du vent :  
Joujou Turenne

Credit photo : Colombe Boileau

Conteuse, auteure, comédienne, conférencière. Nomade moderne. Femme Noire d'Amérique. Inspirée par ses filiations africaines et caribéennes, le Québec où elle vit et le monde qu'elle traverse, Joujou Turenne a signé notamment *Contes de Joujou*. *Le vent de l'amitié*; *Contes à rebours*, *voyages dans un espace nomade* et *Ti Pingé* (Planète rebelle).

ANIMATRICE  
Christiane Ndiaye

## LIVRES

Catalogue de la rétrospective au MNBAQ

## Un Marc-Aurèle Fortin libéré de sa légende

PAUL BENNETT

L'œuvre de Marc-Aurèle Fortin (1888-1970) aurait-elle été victime de la «légende» entourant le grand paysagiste, dépeint dès la fin des années 1950 comme un artiste «maudit» au destin tragique?

C'est en tout cas la conclusion à laquelle en arrivent les auteurs des essais du catalogue qui accompagne la rétrospective Fortin au Musée national des beaux-arts du Québec. La figure de l'«artiste maudit», solitaire, bourru, incompris et condamné à l'échec de son vivant, aurait ainsi pris le pas sur son œuvre et en aurait occulté l'originalité et la modernité.

La commissaire de l'exposition, Michèle Grandbois, conservatrice de l'art moderne au musée des Plaines, explique en entrevue au *Devoir* que les recherches effectuées en vue du catalogue auront permis de faire voler en éclats plusieurs des mythes et des idées reçues concernant le peintre, sans toutefois remettre en cause le drame personnel bien réel vécu par Marc-Aurèle Fortin durant les 20 dernières années de sa vie: sa séquestration par un profiteur sans scrupules, sa cécité, son amputation des deux jambes.

Plusieurs de ces «légendes» concernant Marc-Aurèle Fortin sont mises en pièces dans l'essai biographique très fouillé que lui consacre l'historien Richard Foisy. Ainsi en est-il de l'état de pauvreté dans lequel aurait vécu l'artiste: commis aux Postes durant une dizaine d'années avant de se dédier exclusivement à son art, Fortin hérite en 1933, à la mort de son père, ancien juge à la Cour supérieure du Québec, d'une somme de 50 000 \$, dont il ne pourra toucher que

l'usufruit mais qui le mettra à l'abri du besoin. Et au moment où il reçoit l'héritage de sa mère en 1953, on estime sa «fortune» à environ 100 000 \$, ce qui ne manquera pas d'attiser la convoitise de son homme à tout faire puis fondé de pouvoir, Albert Archambault.

Le style bohème et l'allure dépenaillée de Fortin ne sont pas ceux d'un misérable, mais d'un homme qui, ayant quitté tôt le toit familial, s'est depuis toujours imposé une vie frugale en accord avec ses besoins modestes, autant pour sa nourriture que pour ses vêtements ou même son matériel d'artiste.

## Fortin solitaire?

Autre mythe, selon Richard Foisy: celui d'un être fruste, renfrogné, sauvage et solitaire, mythe forgé en partie par le peintre lui-même et qui lui permettait d'éloigner les intrus. Foisy montre qu'au contraire Fortin était, bien qu'en grande partie autodidacte, un érudit qui fréquentait assidûment les bibliothèques publiques, capable d'exprimer clairement ses idées, amoureux de la musique de Gluck et de Brahms.

Voyageur infatigable, Fortin aimait partager ses idées avec des amis: pour preuve, sa fréquentation assidue de L'Arche, cet atelier où se réunissaient au début des années 1910 peintres, écrivains et comédiens de Montréal, puis ses excursions avec les peintres de la Montée Saint-Michel, enfin plus tard ses amitiés avec les Albert Rousseau, René Richard ou Alexander Bercovitch. Pas si solitaire, après tout!

Autre légende? Celle du peintre incompris boudé par la critique. Dans un texte sur la réception critique de l'œuvre de Fortin, la directrice générale du MNBAQ, Esther Trépanier,

montre au contraire que son œuvre fut bien reçue par la critique dès ses premières expositions publiques à Montréal entre 1911 et 1923. On juge même généralement sa manière «très personnelle» déroutante, on loue aussi «la fraîcheur de sa vision» et son «originalité indéniable». Cet accueil favorable ira s'amplifiant dans les années 1920-1930. Fortin ne connaîtra sa traversée du désert qu'à partir des années 1940, avec l'arrivée d'Alfred Pellan, puis des automatistes. Ses déclarations tonitruantes contre la décadence moderniste lui aliéneront alors l'avant-garde. Il ne reviendra en vogue qu'avec la Révolution tranquille, grâce entre autres à... Pierre Bourgauf.

Richard Foisy note d'ailleurs qu'en dépit de sa réputation d'incurable bohème, Fortin était «un artiste hautement conscient de sa valeur», qui poursuivit sa carrière avec une détermination sans faille.

D'autres essais, comme celui de Sarah Mainguy sur les peintres américains et anglais qui ont influencé Fortin, éclairent des aspects méconnus du merveilleux paysagiste que fut Marc-Aurèle Fortin. Le catalogue de la rétrospective Fortin passionnera tous les amoureux de son œuvre.

Le Devoir

## MARC-AURÈLE FORTIN. L'EXPÉRIENCE DE LA COULEUR

Sous la direction de Michèle Grandbois  
Textes de Richard Foisy, Sarah Mainguy, Michèle Grandbois, François-Marc Gagnon et Esther Trépanier  
MNBAQ  
et Éditions de l'Homme  
Québec, 2011, 303 pages, 49,95 \$



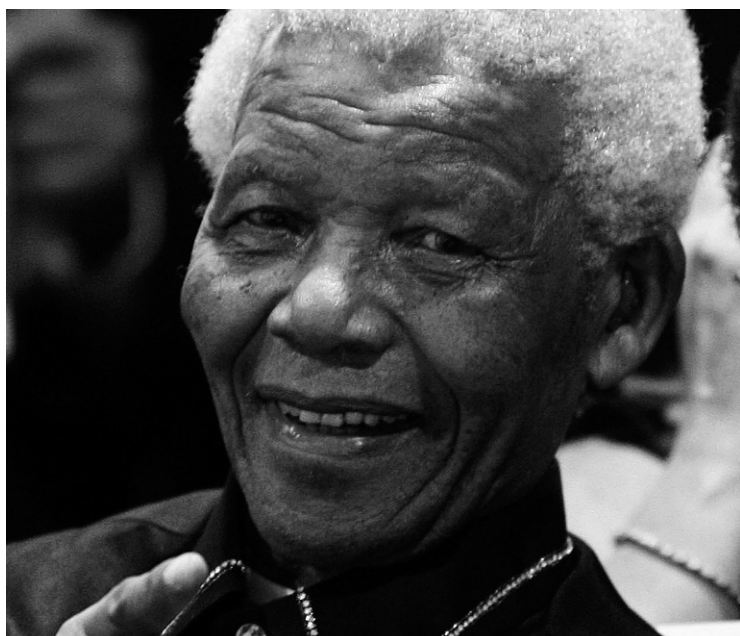
SOURCE MNBAQ

Marc-Aurèle Fortin à l'œuvre, photographié par sa sœur Blanche en 1934.

AUTOBIOGRAPHIE

## Nelson Mandela et le pays non racial

«Ce n'est pas une question de race; c'est une question d'idées.» Beaucoup resteront abasourdis par ce résumé que Nelson Mandela (né en 1918) fait de la lutte contre l'apartheid. Celui qui incarne le mouvement explique: «Nous n'avons jamais accepté l'idée d'une société multiraciale. Nous visons une société non raciale... où les gens cessent de penser en termes de couleur.» Voilà la sagesse d'un président d'Afrique du Sud élu un peu malgré lui.



SCHALK VAN ZUYDAM REUTERS

Nelson Mandela photographié à Cape Town en février 2011, durant les célébrations du 20<sup>e</sup> anniversaire de sa libération de prison.

spontanément. Mandela y écrit d'un ton narquois: «On me considérait comme un saint. Je ne l'ai jamais été, même si l'on se réfère à la définition terre à terre selon laquelle un saint est un pécheur qui essaie de s'améliorer.»

Le militant antiapartheid croupit 27 ans en prison (entre 1963 et 1990) sous la férule de gardiens en majorité afrikaners, c'est-à-dire descendants des Boers, les pionniers blancs d'Afrique australe. On s'étonne de le voir comparer

les révoltes (1899-1902, 1914-1915) de ces derniers (protestants de souche hollandaise et parfois allemande, scandinave...) contre l'Empire britannique à celles des Noirs contre les Blancs (1952-1991). Chez Mandela, le rêve d'un pays non racial n'est pas une idée vaine.

À l'un de ses gardiens qui parle afrikaans (langue issue du néerlandais) et qui appartient à l'ethnie afrikaner responsable de l'instauration de l'apartheid en

1948, il lance avec ironie: «Vous ne connaissez pas votre propre histoire. Quand vous étiez opprimés par les Anglais, vous avez fait exactement comme nous.» Mais ailleurs il nuance en affirmant qu'en 1968 «des hommes politiques noirs» ont «bien plus de raisons de recourir à la violence» que les insurgés boers de 1914.

Les Afrikaners forment 60 % de la minorité blanche (le reste englobe surtout des descendants de Britanniques, bien sûr anglophones). Mandela va jusqu'à comprendre l'intransigeance historique boer, pourtant fondée sur le mépris des Noirs. Il voit dans la fin du conflit entre les locuteurs de l'afrikaans et la majorité aborigène la défaite des fanatiques et la victoire du peuple, mais se reprend aussitôt.

Mandela souhaite une révolution des esprits «afin, dit-il, que les exaltés s'écroulent et que les méprisés s'exaltent, non — afin que les exaltés et les damnés de la terre vivent en égaux». Il ne cesse de croire à un pays où tous auront la même couleur: celle de la fraternité.

Collaborateur du Devoir

## CONVERSATIONS AVEC MOI-MÊME

Nelson Mandela  
La Martinière  
Paris, 2010, 486 pages

BIOGRAPHIE

## L'ouragan Caravage

Violent, batailleur, joueur, dépensier, pervers sur les bords, il se nommait Michelangelo Merisi. Ou Merici, Merizi, Merighi ou Marigi. Enfin, on ne sait pas trop. Mais on le connaît sous le nom de Caravage (1571-1610). L'été prochain, du 17 juin au 11 septembre, le Musée des beaux-arts du Canada présente une exposition à sa gloire et à celle de ses disciples. En attendant, on peut, entre autres choses, lire la biographie qu'a

consacrée Michel Nuridsany à ce maître du clair-obscur. Fou de son sujet, l'auteur a tendance à produire des télescopes historiques un peu gênants, où Caravage se retrouve presque main dans la main avec Rimbaud ou Dostoïevski, comparaisons parfois un peu gênantes, mais qui n'enlèvent rien au fond de cet ouvrage. Caravage est publié dans la collection «Grandes biographies», chez Flammarion. — *Le Devoir*

MICHEL LAPIERRE

En dépit de ses réticences, Mandela consent à brigner les suffrages en 1994, lors des premières élections démocratiques du pays (celles qui concernent enfin la majorité noire). Mais il précise que ce serait pour un seul mandat (donc jusqu'en 1999). Il tiendra parole.

Les éléments de pensée politique et les décisions concrètes rapportés ici proviennent des *Conversations avec moi-même*, recueil de lettres de prison, de notes et de carnets intimes. Préfacé par Barack Obama, cet inédit brille par sa franchise et sa

DOCUMENT

## La correspondance de Glenn Gould

Différents écrits de Glenn Gould ont déjà paru à ce jour. Dans *Signé Glenn Gould* (Louise Courteau éditrice), la Montréalaise Ghyslaine Guertin présente un choix de lettres du célèbre musicien.

Gould s'y révèle une fois de plus passionné par le détail, que ce soit pour l'organisation de concerts à venir, d'enregistrements ou de questions qui concernent sa vie personnelle, baignée de solitude. Le tout apparaît essentiellement cérébral, Gould mettant vo-

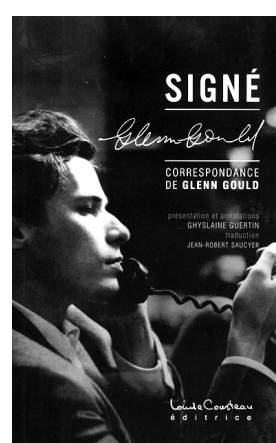
lontiers à distance quiconque se risque à vouloir l'approcher physiquement.

On s'étonne de ne trouver dans cette correspondance aucun véritable ami, ni beaucoup de passages que l'on voudrait citer comme révélateurs d'une pensée. À l'exception d'une longue lettre adressée à John Roberts dans laquelle il s'explique sur l'art, ces lettres apparaissent d'un intérêt limité, bien que l'homme soit à l'évidence aussi brillant à la plume qu'au cla-

vier. «Si tout était idéal en ce monde, écrit-il à John Roberts, l'art serait inutile; sa fonction, à mon avis, est purement thérapeutique et curative.»

L'édition de cette correspondance, traduite par Jean-Robert Saucy, est menée avec un soin maniaque, ce qui n'empêche pas quelques erreurs, dont celle d'avoir rebaptisé le photographe américain Richard Avedon du prénom de Roland.

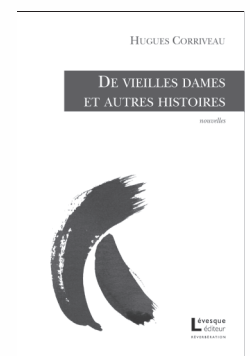
Le Devoir



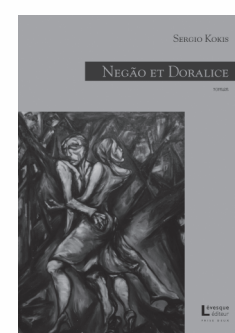
Présentement en librairie



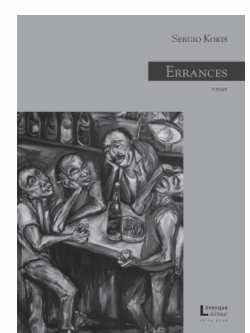
Andrée Laurier  
Le Romanef  
roman



Hugues Corriveau  
De vieilles dames et autres histoires  
nouvelles



Sergio Kokis  
Negão et Doralice  
roman



Sergio Kokis  
Errances  
roman

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.  
Courriel: general@dimedia.qc.ca  
Site Internet: www.dimedia.qc.ca

L'évesque  
éditeur

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## La crise comme occasion et comme obstacle

La crise économique mondiale qui a frappé dernièrement a beau avoir fait moins de ravages au Canada et au Québec qu'ailleurs, ses séquelles ne nous ont pas épargnés. Qu'on pense, en effet, aux milliards évaporés de la Caisse de dépôt et placement du Québec, au retour d'imposants déficits et aux budgets d'austérité qu'on s'appête à nous imposer à répétition pour renflouer les coffres de l'État, vidés pour venir en aide aux responsables mêmes de cette crise.



LOUIS CORNELLIER

Pour résumer, on pourrait dire que, quand les grands constructeurs automobiles et les banques se poussent avec la caisse, le col bleu doit injecter 200 \$ de plus dans la caisse santé pour éviter la fermeture des hôpitaux.

Les leaders politiques et économiques n'avaient pas encore fini de formuler leurs promesses de réforme du capitalisme que les requins de la finance, sauvés du naufrage par de l'argent public, recommençaient déjà à s'octroyer de scandaleuses primes au rendement nourries à la misère du monde.

Ce système est-il réformable? Le sociologue et philosophe Pierre Mouterde, dans *La gauche en temps de crise*, s'inspire de la grille marxiste pour conclure à la faillite du capitalisme historique. Ce système, «dans lequel on s'acharne à faire de l'argent pour faire encore plus d'argent», s'avère inégalitaire, anarchique et est déchiré

par d'insurmontables contradictions. Pour augmenter son profit, le capitaliste réduit les salaires de ses employés, qui n'ont alors plus les moyens de consommer ce qu'ils produisent. La logique du crédit peut tenir lieu de respirateur artificiel au système pendant un temps, mais ne peut déboucher que sur la crise. De plus, «le productivisme échevelé du système capitaliste» annonce une crise environnementale majeure.

### Réaliser un rêve

Mouterde, contrairement à certains marxistes «scientifiques» d'hier, ne croit pas que le système s'effondrera de lui-même, sous le poids de ses contradictions. Attendre passivement cet échec final n'est donc pas la solution. Volontariste, le militant propose plutôt de «penser une utopie qui soit en même temps «stratégique», c'est-à-dire qui se donne des moyens pratiques de réaliser ses rêves et aspirations, de les enraciner dans la réalité concrète de la société dans laquelle on vit».

Soucieux de «reconstituer un mouvement de contre-hégémonie» comme celui qui a animé le monde occidental entre 1917 et 1980 avec la montée du mouvement syndical, l'émergence de partis et gouvernements de gauche, le développement des mouvements d'émancipation nationale ou de libération des femmes, Mouterde, pour éviter les dérives du socialisme d'hier tout en s'en inspirant, avance «l'idée de rupture démocratique». Il évoque le respect de la diversité des aspirations collectives et individuelles, la nécessité de «réinstaller partout le conflit vivifiant» en faisant la grève, en refusant le productivisme, et celle d'une «action sociopolitique unificatrice» pour renouer avec le sens de la stratégie collective.

Les récents succès de la gauche latino-américaine ravivent les espoirs de Mouterde, qui s'incarment, au Québec, dans la formation Québec solidaire (QS). Conçu comme un «coordinateur démocratique», ce parti, «en promouvant conjointement l'idée d'investir le parlement (de prendre le pouvoir gouvernemental) et de pousser tout un chacun à exercer le pouvoir ici et mainte-

nant partout où cela est possible, sur les lieux de travail, dans les quartiers, etc. [...] deviendrait cet instrument capable de nous rassembler et de nous doter d'une stratégie commune efficace». Mouterde, sur son élan, imagine même que les citoyens insatisfaits tentés par l'ADQ pourraient se résoudre à canaliser plus sagement leur frustration en rejoignant QS!

«L'opinion publique se rend parfaitement compte qu'il y a un problème fondamental avec le capitalisme aujourd'hui», affirmait Jean-François Lisée dans *Le Devoir* du 7 novembre 2009. Ce qui lui manque, ce sont des solutions auxquelles elle peut se rallier. Lisée, pour sa part, ne propose pas de rompre avec le capitalisme, mais plutôt de le dompter. Mouterde, lui, n'y croit plus. Il me semble pourtant bien plus difficile de croire à la pertinence et à la faisabilité de son programme radical qu'à celles du programme réformiste.

### Une fiscalité sur la corde raide

La récente crise a révélé les dysfonctionnements de l'économie mondiale. En en faisant payer les pots cassés par les contribuables ordinaires, les États occidentaux ont suscité le mécontentement, voire la révolte. Or, annonce la fiscaliste Brigitte Alepin dans *La crise fiscale qui vient*, si des changements structurels ne sont pas apportés à nos régimes d'imposition, ces révoltes risquent de se multiplier dans les années à venir.

Au Canada et au Québec, les déficits s'enchaînent, les contribuables qui assument l'essentiel du fardeau fiscal sont de moins en moins nombreux et l'évasion fiscale est un fléau. Pendant ce temps, les plus riches accaparent les fruits de la croissance. «Pour assurer leur pérennité», écrit Alepin, les systèmes d'imposition doivent généralement respecter trois grands principes: être simples, efficaces et équitables.» Or ce n'est plus le cas.

Des phénomènes récents font peser d'insoutenable pressions sur nos systèmes fiscaux. Pour attirer les multinationales, les pays se li-

vent une concurrence féroce en défiscalisant les entreprises. Au Canada, suivant la tendance mondiale, les taux d'imposition des sociétés ont chuté de 50 % depuis 2000 et devraient atteindre 15 % en 2012, rapprochant le pays d'un paradis fiscal. Or, si les entreprises ne paient plus d'impôts, d'autres devront les payer. Seule une improbable entente fiscale mondiale pourrait mettre un terme à cette course à la faillite.

De savante façon, Alepin montre aussi que les phénomènes des paradis fiscaux, du commerce électronique («le paradis fiscal du commerce de détail») et des fondations de charité privées et publiques (qui bénéficient d'importants privilèges fiscaux et n'ont que peu de comptes à rendre) menacent les finances publiques, la stabilité politique et, ultimement, la démocratie.

En 2004, Alepin signait *Ces riches qui ne paient pas d'impôts* (Méridien). Son récent essai, austère, poursuit dans la même veine, en nous offrant les instruments d'une vraie lucidité fiscale.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)



### LA GAUCHE EN TEMPS DE CRISE

#### CONTRE-STRATÉGIES

#### POUR DEMAIN

Pierre Mouterde  
Liber

Montréal, 2011, 126 pages

#### LA CRISE FISCALE QUI VIENT

Brigitte Alepin

VLB

Montréal, 2011, 160 pages

PHILOSOPHIE

## « Tel un dieu parmi les hommes... »

### Les épicuriens entrent dans la Bibliothèque de la Pléiade

GEORGES LEROUX

La collection de la Pléiade répare aujourd'hui une injustice: les écrits des philosophes stoïciens y figurent depuis 1962, dans une édition dirigée par Pierre-Maxime Schuhl, à côté des présocratiques, dans la belle édition de Jean-Paul Dumont et des dialogues de Platon dans la traduction de Léon Robin, mais ni Aristote ni Plotin n'y sont encore. On peut donc se réjouir d'y trouver maintenant les épicuriens.

A ceux qui seraient tentés de croire que les textes de cette école se réduisent à quelques lettres et maximes, cette édition apporte un superbe démenti: les responsables de la publication, Daniel Delattre et Jackie Pigeaud, n'ont ménagé aucun effort pour tout rassembler, retraduire, présenter, annoter, et tout semble frais comme au premier jour.

Le résultat impressionne, qu'on en juge: les écrits doxographiques côtoient les textes transmis directement, de sorte qu'on peut lire aussi bien le livre X des *Vies et doctrines* de Diogène Laërce, à qui on doit d'avoir les trois lettres (à Hérodoté, à Pythoclès, à Ménécée), et les *Maximes capitales* que les *Sentences vaticanes*, un recueil découvert à l'époque

moderne dans un manuscrit du Vatican.

La grande nouveauté de cette édition est l'assemblage des textes anciens, comme ce fragment de son traité *De la nature* sur la piété ou les frag-

**Au cœur de cet édifice complexe, on trouve une doctrine de l'amitié et de la communauté morale qui n'a pas d'équivalent dans la tradition philosophique**

ments doxographiques de Métrodore ou Hermarque. Ce premier morceau, joliment intitulé par les éditeurs *«Le jardin d'Épicure»*, est suivi par un important recueil de textes du moyen épicurisme, une tradition qui va du second au premier siècle avant Jésus-Christ. La pièce de résistance est ici le poème de Lucrèce *La nature des choses (De natura rerum)*, dans une magnifique traduction de Jackie Pigeaud: hommage au maître aimé, mais surtout hymne lyrique au cosmos, ce texte retrouve ici son rythme somptueux et presque une jeunesse oubliée. Il est suivi par le corpus de Philodème, cher aux logiciens: on y trouve tout, des fragments sur la mort et les poèmes au traité sur la musique.

### Tradition romaine

Est-ce vraiment tout? Non, les éditeurs ont étendu leur générosité à la tradition romaine, incluant une riche section sur le dernier épicurisme, celui que nous font connaître Plutarque,

Galien, Sextus Empiricus. Chacun à sa manière, dans le pour et le contre, témoigne de la vitalité de l'école du Jardin.

Mais cela ne saurait être complet sans ce chef-d'œuvre inédit que sont les fragments de Diogène d'Oenanda, présentés et traduits ici par Pierre-Marie Morel. Ce qu'on sait de ce disciple tardif ne nous permet pas vraiment de l'identifier, mais la vénération du maître dont il témoigne montre que, jusque tard dans l'Empire, la réputation d'Épicure demeurait sans tache. Chose stupéfiante, Diogène d'Oenanda fit graver sur un mur de près de quatre mètres de haut l'ensemble de ses lectures et de son interprétation. Hélas détruit dès l'Antiquité, ce mur ne saurait être reconstitué avec précision, mais environ le quart des inscriptions a pu être restauré par une équipe de l'École française d'Athènes! Un exploit sans précédent, encore inachevé puisqu'on ne cesse de retrouver des morceaux.

Les modernes ont lié le nom d'Épicure à la recherche de la jouissance, mais rien n'est moins épicurien que les délices qu'on imagine sous ce nom. Le maître avait certes présenté une doctrine des plaisirs, mais d'abord pour disqualifier ceux qui sont vains et inutiles et proposer ensuite une sagesse fondée sur un idéal de sérénité et de détachement. Sa physique met en question les fondements matériels de la liberté, qu'Épicure souhaitait protéger, et elle débouche sur une éthique d'une extraordinaire rigueur.

Au cœur de cet édifice complexe, on trouve une doctrine de l'amitié et de la communauté morale qui n'a pas d'équivalent dans la tradition philosophique: adopter le mode de vie philosophique, c'était non

seulement se consacrer à la méditation sur les lois universelles de la nature, comme Lucrèce ne cesse de le rappeler, mais inscrire sa vie dans un réseau de soutien et d'amour (comment traduire autrement cet idéal de la *philia*?). C'est ce lien, de tous le plus précieux, qui rend possible pour le philosophe une communion avec la nature: «L'amitié danse autour du monde, nous ordonnant à tous, comme un héraut, de nous éveiller à ce qui constitue la béatitude» (*Sentences vaticanes*, 52).

Le matérialisme d'Épicure a fait le sujet de la thèse de doctorat de Marx, qui avait entrepris de le comparer à celui de Démocrite: qu'on soit le partisan de l'un ou de l'autre, l'important demeure dans la pensée épicurienne la priorité de la contem-

plation de l'univers matériel, seule source de la sérénité. Cicéron, qu'on retrouvera également ici, ne savait trop comment juger les dieux d'Épicure, ces êtres lointains, matériels et indifférents, mais il avait reconnu la force de cette théologie qui désamorçait la crainte et invitait d'abord à la piété. Tout cela, on le lira dans ce volume admirable, qui une fois encore nous fait saluer le travail des équipes de savants réunies par la collection.

Collaborateur du Devoir

### LES ÉPICURIENS

Édition publiée sous la direction de Daniel Delattre et de Jackie Pigeaud  
Gallimard,  
«Bibliothèque de la Pléiade»  
Paris, 2010, 1481 pages

### VIENT DE PARAÎTRE

Dossier  
**La force de l'indignation**  
NUMÉRO 747 • MARS 2011

Vous y trouverez, entre autres, les articles suivants:

**Vitupérer l'époque**  
Bernard Emond  
**L'indifférence**  
Jean-François Lessard  
**L'intolérable braderie de la dignité humaine**  
Sylvie Paquerot  
**Ces porteurs d'éclairs**  
Hugo Latulippe  
**Pour Hélène Pedneault**  
Pol Pelletier  
**Aminata Traoré: une femme porteuse de changement**  
Entrevue  
**Paroles indignées de Jésus**  
André Myre

Artiste invité: Lino

Pour consulter le sommaire détaillé:  
[www.revuerelations.qc.ca](http://www.revuerelations.qc.ca)



8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES  
Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$  
À l'étranger (un an) : 55 \$  
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)  
(514) 387-2541 p.226 | [relations@cfj.qc.ca](mailto:relations@cfj.qc.ca)  
*Relations*: 25, rue Jarry Ouest  
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES  
ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de \_\_\_\_\_ an(s), au montant de \_\_\_\_\_ \$

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE (\_\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

Je paie par chèque (à l'ordre de *Relations*)  ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_

EXPIRATION \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_

**L'essence scripturale du trait gravé, les livres d'artiste de Lucie Lambert**

Collectif sous la direction de Réjean Beaudoin  
Coll. chemins de traverse

**L'obscur obstinément**

Martin Labrosse  
Coll. Initiale

Éditions du **Noroît** Nouveautés [www.lenoroit.com](http://www.lenoroit.com)